

Coumeint noutron syndic j'a retrova son tsevau

Autor(en): **Sami**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 37

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques N. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



AU XIV^e COMPTOIR

Le samedi 9 septembre dernier, le *Conteur Vaudois* a mis son habit des dimanches. Il s'est « rechangé », comme on dit encore à la campagne, pour faire honneur à ses hôtes et au XIV^e Comptoir suisse à Beaulieu. C'est un habit de l'ancien temps qu'il porte encore, un habit au drap un peu usé, à la forme ancienne et qui fait sourire les tailleurs et les couturiers d'aujourd'hui. Cependant le *Conteur* n'a pas mauvaise façon du tout dans ce complet d'autrefois qui lui sied à merveille et qui fait, pour ainsi dire, corps avec lui. Pourquoi n'aurait-il pas, lui aussi, son genre d'originalité ? On voit bien, dans les rues de notre bonne ville, un professeur d'Université arborer une éternelle cravate La Vallière et un président de tribunal porter un chapeau de paille en toute saison !

Si, dans cet habit, le *Conteur* est un peu gêné aux entournures, il se garde bien de le laisser voir. Il préfère rester modestement dans son coin, un peu dans l'ombre, afin de mieux observer ce qui se passe autour de lui.

Ce qui se passe aujourd'hui, c'est, ni plus ni moins, l'ouverture du XIV^e Comptoir. Au moment où le *Conteur* est arrivé devant l'entrée principale, le cortège des invités prenait le départ. Il n'a donc pas pu prendre rang dans la colonne de marche. Il s'en excuse auprès des lecteurs. Dame, à septante et un ans, comment voulez-vous qu'il puisse encore, au pas de course, gravir les rues de notre capitale. C'était bon, autrefois, quand il s'en allait, avec le corps des cadets, faire l'exercice sur la place de Beaulieu, toute bouleversée aujourd'hui par des travaux de terrassements. A peine arrivé au Comptoir, il s'est assis sur la première chaise rencontrée et, tandis qu'il s'épongeait le front, il a vu les personnages officiels en jaquettes noires et en chapeaux melons, défiler d'un pas alerte, parmi les massifs de fleurs, cependant que la fanfare jouait un de ses airs les plus entraînants. Le pauvre *Conteur*, effondré sur sa chaise, a éprouvé un sentiment de mélancolie en pensant au temps où, lui aussi, alerte et fringant, il marchait au pas, derrière des musiciens en costumes de généraux d'opérettes.

Alors, la canne dans la main droite et le chapeau de feutre dans la main gauche, il s'en est allé à petits pas dans les chemins sablés. Un peu courbé par l'âge, il s'est approché des splendides massifs de fleurs et de la pièce d'eau qui répand autour d'elle un peu de fraîcheur et, quand il s'est retourné, il a vu les toits de la ville dégringoler de la cathédrale vers le lac, tandis que les Alpes vaudoises servent de toile de fond à ce paysage merveilleux. Ensuite, il a pénétré

dans la halle principale et s'est perdu dans la foule.

Partout, c'est un va-et-vient continu. On s'aborde, on se salue, on rit, et l'on s'en va prendre un verre. Quelques paysans, le veston sur le bras, se promènent en s'épongeant le front. Ils ont achevé de rentrer les regains et viennent faire une promenade au Comptoir avant de commencer les semailles d'automne.

Par petits groupes, on s'arrête devant les stands où l'on peut déguster. Ici et là, on cloue, on scie et l'on assemble des planches, tout en faisant un bout de causette avec les passants.

— Alors, s'écrie un bon paysan du Gros de Vaud, vous n'êtes pas encore prêts. T'emballe-t-y pas pour des gaillards jamais pressés !

A quoi l'homme qui cloue répond le marteau en l'air :

— Oh ! là, on a bien le temps. On sait que, le premier jour, les stands intéressent bien moins les curieux que la cantine. Quand vous reviendrez, tout sera prêt et vous nous passerez une grosse commande.

— Entendu ! On verra voir !

Des tringlots d'Outre-Sarine promènent ici leur uniforme fatigué. Le rude accent de leur pays fait contraste avec l'aisance tranquille du « parler » de nos bons Vaudois groupés au milieu du couloir et discutant, les mains aux entournures du gilet, sans bien se rendre compte qu'ils entravent la circulation.

Mais voici qu'un mouvement se produit. Un agent fait un geste de la main, qui veut dire : « Attention, retirez-vous, faites place ! » Et, brusquement, l'on voit surgir deux conseillers d'Etat, deux municipaux lausannois, un préfet à la barbe de fleuve et toute une théorie d'« officiels » dont le *Conteur* n'ignore pas les noms, comme bien vous pensez. Guidés par le président du Comptoir, ces messieurs semblent prêter attention aux choses qu'on leur montre, tandis que tout autour d'eux, le vide s'est fait instantanément et que le public regarde ces grands personnages avec le respect et l'admiration qu'éprouvaient les peuples antiques pour leurs bonnes divinités tutélaires.

Mais déjà la théorie des jaquettes noires a passé et le mouvement de la foule reprend son cours.

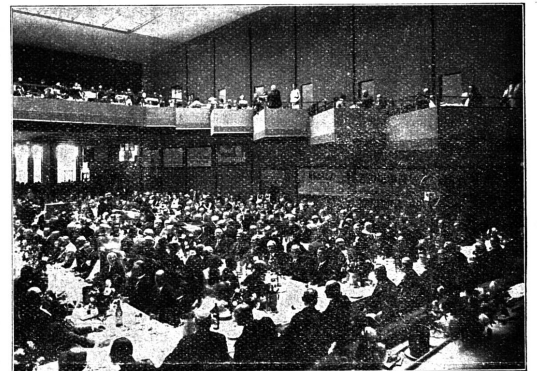
A se promener ainsi de halle en halle en prêtant attention à tout ce qui représente ici l'activité intense de notre pays tout entier, le *Conteur* a fini par éprouver une grande fatigue. Alors, il est entré dans la « Cave vaudoise » en compagnie de deux anciens camarades de service, retrouvés là par hasard, et qui, comme lui, ont fait le fameux cours de répétition de 1884. Et, devant une bouteille de Dézaley, ils ont évoqué le passé et remué de vieux souvenirs :

— Te rappelles-tu cette petite blonde qui passait, tous les jours, à la même heure, devant notre cantonnement et qui n'avait pas l'air de nous voir. Seulement quand elle arrivait à l'angle de la maison, elle répondait à tous nos propos gouailleurs : « Au revoir, les enfants, on ne vous croyait pas autant de langue. Vous êtes comme ceux de Genève : plus ça est mince, plus ça croit qu'il n'y a qu'à ! » Et là-dessus une pirouette et elle se trouvait nez à nez avec le capitaine.

— Oui, oui, je m'en souviens, elle s'appelait Valentine... Valentine, le joli nom !

— Et puis te rappelles-tu encore...

Et tandis que les trois septuagénaires égrenent le chapelet des souvenirs, quelques jeunes gens de dix-huit à vingt ans, nu-tête et chemises à petites manches, passent en compagnie de jolies demoiselles aux lèvres peintes, on entend un haut-parleur qui reprend, sur un mode plaintif, la chanson bien connue : *Un soir à la Havane...*
Bientôt la foule des invités envahit la cantine.



C'est l'heure des discours, de la collation et du vin d'honneur. Pour rien au monde le *Conteur* ne voudrait manquer ce moment-là ! Il sait, mieux que personne, l'attrait qu'exerce, sur tout bon Vaudois, un discours patriotique prononcé par un magistrat populaire, une collation abondante et un verre de Dézaley qu'on déguste à petites gorgées.

Jean des Sapins.



COUMEINT NOUTRON SYNDIC J'A RETROVA SON TSEVAU

NOUTRON syndic l'est on tot malin, tsacon lo sâ. Se ne l'irè pas, prâo su que ne sarâ pas syndic, quiein ditèvo ? Acutâde coumeint l'a retrovâ son tséva, qu'on l'ai avâi robâ ao tsaq dâi Râpè, tandi que fasâi sa reposâte et que lo Bron medzivé l'avena dèso la grôcha nohîre, ao bet dâo tsamp.

Fâ criâ pè l'hussier que s'on ne lâi ramenâve pas tot lo drâi son tséva, sarâ, lhî, syndic de la coumena, d'âobedzi de fére coumeint son père avâi du fére dein lo mîmo cas, et pû l'est bon ! Cein n'êtâi pardieu pas dâi badenâdzo et tsacon l'a bein comprâi...

Bon ! L'hussier n'avâi pas pî rédui sa senaille et son papâi que lo voleu l'avâi ramenâ lo tséva, tant l'avâi z'u pouâire de cein que deve-sâi arrevâ, ein deseint que l'avâi reincontrâ quoque part su la tserrière.

— L'a bin fé dé mè ramenâ lo Bron, que de-sâi lo syndic, tot conteint ao municipaux quoque dzo ein aprî. Vò mî dinse, po ti lè dou !

— Et qu'avâi te fé, ton père, quand on lâi avâi robâ assebin on tseva, tandi que se trôvâve ao tsamp ? que demândâ on municipau.

— Cein que l'a fé, que lâi repond lo syndic, lè revenu tot solet à l'hottô !
Sami.